derrière l'écran

Le magazine de l'association
du **Fe**stival La Rochelle Cinéma

www.festival-larochelle.org

Janvier 2023 - n°28

Ce magazine vous est offert par l'**association du Festival La Rochelle Cinéma**

50e festival
la rochelle
cinéma
01 — 10.07.2022
SOIRÉE D'OUVERTURE
LES CINQ DIABLES
de Léa
lus
En prés
équipe du film
En coll
avec Le Pacte

Transmettre

Le cinéma est toujours vivant. La 50e édition du **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma** l'a prouvé une fois encore, grâce à une équipe engagée et au travail qu'elles et ils ont mené jour après jour, grâce aux cinéphiles, présents contre vents et marées, grâce à tous les partenaires qui nous soutiennent fidèlement.

Une 50e édition qui a rassemblé tous les publics, et dont les jeunes – et très jeunes – spectateurs n'étaient pas absents. Le Festival les associe à travers de très nombreux dispositifs : Au cœur du festival, CultureLab, les ateliers menés toute l'année dans le département et la région, les partenariats avec les universités, la Fémis à Paris, l'Insas à Bruxelles… avec en fil rouge l'éducation à l'image.

Un engagement auprès des jeunes que Daniel Burg portait haut et fort.

Daniel a été notre président pendant plusieurs années, et nous ne savions pas que ce 50e festival serait son dernier. Avec courage et élégance, il a accompagné jusqu'au bout Sophie, Sylvie, Arnaud, Anne-Charlotte, Clotilde, Aliénor, Philippe… et toutes celles et ceux qui ont construit cette édition. Avec l'équipe et avec l'association, Daniel a veillé à *« maintenir les fondamentaux, c'est-à-dire un Festival totalement libre, avec une grande liberté dans la programmation, un éclectisme absolu, ouvert aux cinématographies du monde entier »*.

Ce magazine lui est dédié. Il est émaillé de signes qui lui sont adressés au fil des pages, de l'atelier du lycée Marcel-Dassault à *La Nuit du 12*, le film qui a clôturé cette édition, qu'il a encore regardé avec ses yeux attentifs et pétillants.

Nous vous donnons rendez-vous le 30 juin pour la 51e édition. Sans Daniel. Mais fidèles aux valeurs qu'il a toujours prônées pour l'accessibilité du cinéma et pour sa transmission au plus grand nombre.

Florence Henneresse

*Présidente de l'association du **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma***

Couverture : Sandrine Kiberlain et Vincent Macaigne dans *Chronique d'une liaison passagère* d'Emmanuel Mouret
Ci-contre : Soirée d'ouverture de la 50e édition du Festival La Rochelle Cinéma à La Coursive : Sophie Mirouze, Arnaud Dumatin, Sylvie Pialat, Daniel Burg et Catherine Benguigui

SOMMAIRE

3 • L'édito

5 • Le mot du Maire

6 • En chiffres

8 • Le Département de la Charente-Maritime

9 • La Région Nouvelle-Aquitaine

10 • La CCAS-CMCAS

11 • Le Festival toute l'année

16 • Au cœur du festival

22 • Au-delà des frontières : CultureLab

24 • Parole de festivalier

28 • Libre court

32 • Hommage : Delon en clair-obscur

34 • Musique et cinéma

38 • Parole de festivalier

40 • Rencontre

42 • Hors les murs

44 • Ciné-quizz

45 • Partenariat

46 • Hommage au Président de l'association

49 • Les remerciements

50 • L'association du **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma** et les crédits photographiques

Le **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma** explore depuis 50 ans le territoire cinématographique en programmant des films méconnus, sous-estimés, parfois totalement disparus des écrans. Des œuvres d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs, minutieusement choisies pour l'écho qu'elles susciteront chez les spectateurs, en dehors de tout critère commercial.

L'hommage à Alain Delon et la rétrospective Pasolini, à l'occasion du centenaire de sa naissance, resteront comme des moments forts de la 50e édition. Une édition anniversaire qui aura aussi été celle de la renaissance après deux années marquées par les restrictions sanitaires. Les quelque 90 000 participants ne s'y sont pas trompés en faisant de ce rendez-vous 2022 l'un des plus réussis de l'histoire du festival.

Comme vous le savez, le Fema, ce sont aussi des actions menées tout au long de l'année en direction des jeunes du territoire, en particulier ceux des quartiers défavorisés, pour les amener à aimer le cinéma et aiguiser leur regard critique sur les œuvres. Indissociable de La Rochelle, le Fema contribue à son dynamisme culturel, à son rayonnement et à son économie en privilégiant les partenariats avec des entreprises et prestataires locaux.

Un grand merci, une nouvelle fois, à l'équipe et à l'association du festival pour ces magnifiques moments de cinéma que vous offrez aux Rochelais et à tous les amoureux du 7e art.

→ **Jean-François Fountaine**
Maire de La Rochelle
Président de la Communauté d'Agglomération

VILLE DE LA ROCHELLE

Le 50e Festival La Rochelle Cinéma

262 films

170 longs métrages
364 projections
8 ciné-concerts

88 908 spectateurs

8 260 visiteurs des expositions
1 597 entrées pour les rencontres publiques
1 262 professionnels

164 personnes

35 salariés
67 collaborateurs prestataires
2 services-civiques
5 stagiaires
55 bénévoles

Soirée de la 50e édition du Festival La Rochelle Cinéma

Festivalières et festivaliers dans le hall de La Coursive

Soirée du Département de la Charente-Maritime : *Peter von Kant*

Denis Ménochet et Khalil Ben Gharbia dans *Peter von Kant* de François Ozon (2022)

Soirée du Département de la Charente-Maritime en présence de Catherine Desprez (Conseil Départemental), Philippe Rouyer (*Positif*) et Sylvie Pras

Partenaire fidèle du festival, depuis ses débuts, le Conseil Départemental de la Charente-Maritime affirme une nouvelle fois son attachement au cinéma, soutenant également nombre de projets développés dans le département, en collaboration avec le Centre National du Cinéma et de l'Image animée, la Région et la Drac.

Pour cette soirée, le film de François Ozon, *Peter von Kant*, était présenté en avant-première en présence du réalisateur et des acteurs Khalil Ben Gharbia et Stefan Crepon, suivi d'une rencontre avec Philippe Rouyer (critique à *Positif*).

« C'est un hommage fidèle, une réinterprétation personnelle, un gag, c'est une lettre d'amour – tout cela à la fois » au film de Fassbinder…

la Charente Maritime

Soirée de la Région Nouvelle-Aquitaine : *Plus que jamais*

Gaspard Ulliel et Vicky Krieps dans *Plus que jamais* d'Emily Atef (2022)

Soirée de la Région Nouvelle-Aquitaine

Depuis de très nombreuses années, la Région Nouvelle-Aquitaine soutient la culture et le cinéma, et s'engage fidèlement aux côtés du Festival La Rochelle Cinéma. La Région finance des actions sur tout le territoire auprès des jeunes : avec les lycéens des sections L Cinéma et audiovisuel (en 2022 : Angoulême, Cognac, Loudun et Rochefort), avec le dispositif Au cœur du festival (les quatre lycées de La Rochelle), avec les ateliers ciné-concerts…

Pour la soirée de la Région Nouvelle-Aquitaine, le festival a choisi de projeter, en avant-première, le très émouvant long métrage de la réalisatrice franco-iranienne Emily Atef, *Plus que jamais*. Une méditation sur la mort, la maladie, l'amour, avec une lumineuse Vicky Krieps, et Gaspard Ulliel dans son dernier rôle.

RÉGION Nouvelle-Aquitaine

Soirée de la CCAS-CMCAS, *Les Pires*

Affiche du film *Les Pires* de Lise Akoka et Romane Guéret (2022) avec Timéo Mahaut

Mallory Wanecque dans *Les Pires*

La CCAS-CMCAS des Industries électriques et gazières, acteur essentiel de l'action culturelle en France, et le festival ont construit, depuis plus de 20 ans, un partenariat fondé sur un engagement partagé : rendre la culture accessible au plus grand nombre.

A chaque édition, les films proposés invitent à la découverte, engagent une réflexion sur des questions sociétales et favorisent l'échange et la rencontre.

Lors de ce 50e festival, le choix s'est porté sur *Les Pires*, premier film de Lise Akoka et Romane Gueret (2022), en présence des réalisatrices et des actrices Esther Archambault et Mallory Wanecque. Une fiction qui joue avec les codes du documentaire, et tend un troublant miroir à la réalité ; une comédie pleine d'émotions : parmi tous les ados présents au casting, pourquoi donc le metteur en scène a-t-il choisi *Les pires*, ceux qui sont déjà «cabossés par la vie» ?

Les précédentes soirées :

Le Kiosque d'Alexandra Pianelli (2021)

Les Misérables de Ladj Ly (2019), Prix du Jury au Festival de Cannes 2019

Amin de Philippe Faucon (France, 2018)

Latifa, le cœur au combat d'Olivier Peyron et Cyril Brody (France, 2017)

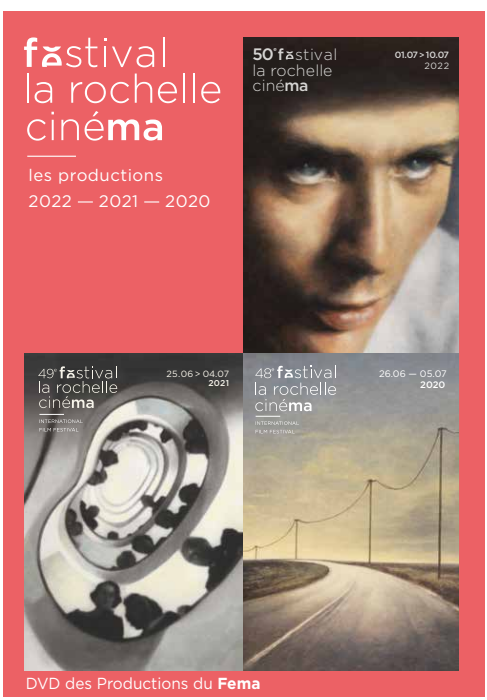
Fuocoammare, au-delà de Lampedusa de Gianfranco Rosi (Italie, 2016)

Blind Dates de Levan Koguashvili (Géorgie, 2015)

Au plus près de *tous les publics*

Depuis ses débuts, le festival met un point d'honneur à favoriser l'accès à la culture et au cinéma pour tous, et en particulier les publics qui en sont les plus éloignés. De nombreuses actions sont ainsi développées tout au long de l'année : organisation de projections à l'hôpital et en Ehpad, audiodescription de films à destination des personnes malvoyantes et non-voyantes, ateliers d'écriture et de réalisation en prison, créations documentaires dans les quartiers prioritaires de La Rochelle…

Les actions dans les quartiers prévoient la mise en place d'actions culturelles pluridisciplinaires (réalisation de courts métrages, participation à l'écriture d'un film documentaire, cours de critique de films, projections, rencontres professionnelles…) en collaboration avec les habitants des trois quartiers prioritaires de La Rochelle, Mireuil, Villeneuve-les-Salines et Port-Neuf, et le tissu associatif local, dans une approche participative, pédagogique et artistique.



DVD des Productions du **Fema**

Ce projet vise à mieux ancrer les pratiques culturelles, ainsi que la médiation culturelle et sociale, dans le quotidien des habitants des quartiers prioritaires de La Rochelle.

Il se décline en trois ateliers de réalisation de courts métrages à destination de publics mixtes, de tous horizons et de tous âges, et d'un module transversal invitant les jeunes de ces ateliers à une immersion en tant que reporters pendant le 51e Fema.

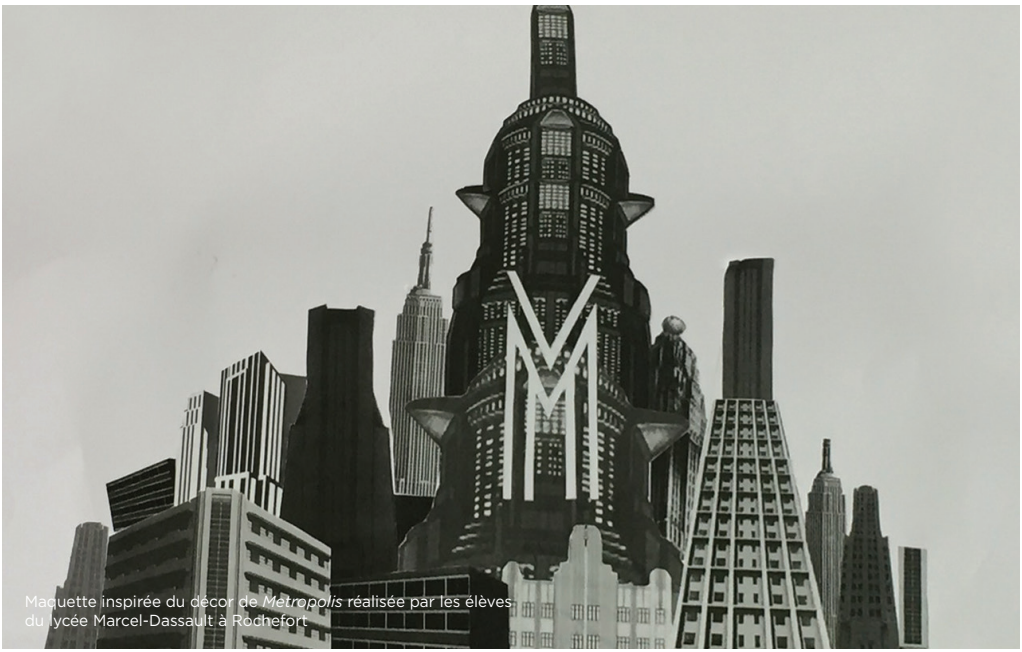
Le Festival toute l'année en 2022, ce sont : 8 courts métrages réalisés pendant des ateliers avec des publics éloignés de l'offre culturelle, 6 parcours Stop Motion en milieu scolaire, 2 créations de ciné-concerts avec des jeunes musiciens, 2 films audiodécrits et accompagnés lors de séances pour les publics malvoyants, des expositions et des projections.

→ **par Anne-Charlotte Girault**
Responsable de l'Action culturelle et des relations publiques,

et Clotilde Bertet
Chargée de mission Partenariats et logistique

Metropolis, l'envers du décor

C'est le titre que les élèves de terminale de la section Pro Plastiques et composites et des 1res STI2D A et B du Lycée Marcel-Dassault de Rochefort ont donné au projet artistique sur lequel ils travaillent depuis la rentrée 2021 et dont la réalisation sera exposée lors de la 51e édition du Festival La Rochelle Cinéma de 2023.



Maquette inspirée du décor de *Metropolis* réalisée par les élèves du lycée Marcel-Dassault à Rochefort

Ce projet est né d'un échange que j'ai eu en juin 2021 avec notre regretté président de l'association du Fema, Daniel Burg, qui portait sur le cinéma expressionniste allemand, la symbolique des décors et leur construction.

Nous est alors venue l'idée de proposer à l'équipe pédagogique de ces deux sections de travailler sur la création d'une maquette à échelle réduite d'un décor de ville futuriste s'inspirant de celui réalisé pour le film *Metropolis* de Fritz Lang.

Un pari quand même, car cela n'allait pas de soi…! En effet, 95 ans séparaient la réalisation de *Metropolis* (1927) de ces élèves qui ont assisté en décembre 2021 à la projection de ce film de 2h20, en noir et blanc et, bien sûr, muet.
Une copie en version restaurée trouvée par Anne-Charlotte Girault, chargée de l'action culturelle et des partenariats du Fema.

Ce chef-d'œuvre du cinéma expressionniste allemand a de toute évidence conquis les élèves : ils ont apprécié les personnages, le fameux robot Hel, les décors, les truquages et la musique, s'étonnant des possibilités cinématographiques de

ce cinéma des années vingt, qu'ils étaient loin de soupçonner.
Les élèves travaillent depuis plus d'un an avec enthousiasme à la réalisation de leur décor futuriste, accompagnés dans ce projet par le chef décorateur Laurent Le Corre* et portés avec détermination par l'équipe pédagogique de ces deux sections : Katel Lafont (Arts appliqués), Jean-Marie Betton (Plastiques et composites), Frédéric Bourdier (Sciences industrielles de l'ingénieur, technologie de l'industrie et du développement durable, spécialité Itec) et Frédéric Mallet (professeur documentaliste, coordinateur pédagogique et référent culturel). Arthur, Lucas, Ciwan (et les autres… élèves - on dirait un titre de film -) ont partagé leur enthousiasme, affirmant qu'ils trouvent le projet intéressant et apprécient énormément la rencontre avec Laurent Le Corre.

« On est fiers de participer à ce projet, on travaille sur un film qu'on a vu et c'est important d'être représentés au festival », précise Ciwan.

« Au final, je suis assez fier de ce que nous avons réalisé au cours de nos séances de travail en atelier. J'espère que les participants du festival du film apprécieront notre travail », renchérit Lucas.

Et Arthur de conclure : *« C'est vraiment bien de travailler avec Monsieur Le Corre, j'ai appris plein de choses pour mon*

métier, pour plus tard, car j'ai compris que le composite, ce n'est pas que pour le bateau. »

Voilà bien quelques remarques qui illustrent parfaitement l'un des objectifs du Festival toute l'année, celui de sensibiliser la jeune génération à la culture cinématographique, tout en lui faisant découvrir d'autres horizons.
Pas d'inquiétude, les jeunes ! Le public sera sans aucun doute au rendez-vous et saura apprécier vos créations !

→ **par Dominique Bignon-Hansens**

*Administratrice de l'association du **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma***

**** Laurent Le Corre, quelques références :***

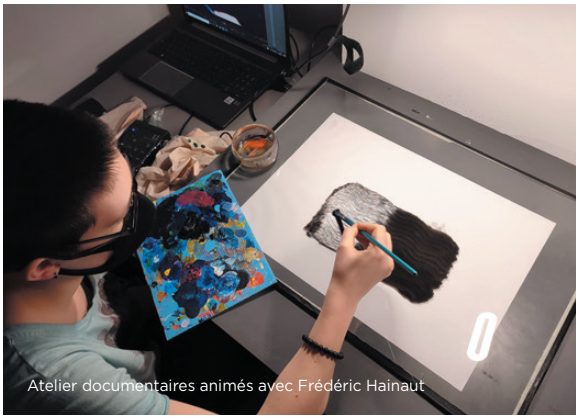
Chef décorateur pour *Abou Leila* d'Amin Sidi-Boumediene (Sélection Semaine de la critique) et pour *A genoux les gars* d'Antoine Desrosières (Sélection Un certain regard) • **Staffeur** pour *Notre-Dame brûle* de Jean-Jacques Annaud • **Tapissier** pour *The French Dispatch* de Wes Anderson (chef décorateur Adam Stockhausen) et pour *Cosmodrama* de Philippe Fernandez (chef décorateur Paul Chapelle) • **Accessoiriste plateau** pour *The Last Duel* de Ridley Scott (chef décorateur Arthur Max)

Atelier création sonore avec Lise Picon à Villeneuve-les-Salines

Atelier Stop Motion avec Lucie Mousset (Angoulême)

Ciné-concert avec les étudiants de l'université de La Rochelle

Elise Picon en plein enregistrement sonore à Villeneuve-les-Salines

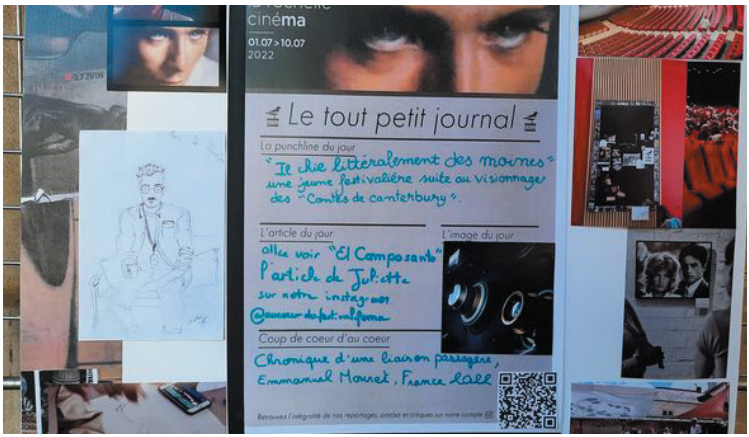


Atelier documentaires animés avec Frédéric Hainaut

Tournage de *L'Affiche* de Théo Zachmann à Mireuil

Tournage du clip de Gaëtan Chataignier, *Two Hopefull Lovers*, à Rochefort

au cœur du festival
FEST
ROBERT


cinéma
01.07 > 10.07
2022
Le tout petit journal
La punchline du jour
"Je dis littéralement des moines"
une jeune festivalière suite au visionnage
des "Contes de canterbury".
L'article du jour
allez voir "El Camposanto"
l'article de Juliette
sur notre instagram
@coeur.du.fest.ival.fema
L'image du jour
Coup de coeur d'au coeur
Chronique d'une liaison passagère,
Emmanuel Mouret, France 2022

Des lycéen.nes *dans les coulisses*

Depuis 2006, des lycéens de La Rochelle, à travers le dispositif Au cœur du festival, couvrent l'événement et nous offrent leurs analyses et leur regard plein de fraîcheur de jeunes cinéphiles et journalistes en herbe.
Encadrés par les référents jeunesse des lycées, pendant toute la durée du festival, ils s'investissent et livrent chaque jour articles, critiques, reportages vidéo et photo, le tout mis en ligne sur la page Facebook du dispositif.
Cette année, l'équipe était composée d'élèves des lycées Jean-Dautet, Antoine-de-Saint-Exupéry, René-Josué-Valin et Léonce-Vieljeux et de la Mission Locale.
Dans les pages suivantes, figurent des extraits de leur production durant la 50e édition.

Ce dispositif est financé par la Région Nouvelle-Aquitaine.

L'équipe du dispositif Au cœur du festival devant le Préau

Quand le murmure est la vérité du mensonge

Le Rivage des Murmures de Margarida Cardoso (2004)

Dans un contexte de colonisation, nous nous trouvons au Mozambique à la fin des années 1960, dans une guerre civile entre les Portugais et les indépendantistes mozambicains. Un jeune homme effectuant son service militaire et sa femme, tous deux portugais, se retrouvent piégés dans ce conflit asymétrique, entre un racisme omniprésent et un machisme traditionnel. La femme reste seule dans une ville, attendant le retour de son époux, celui-ci devenant un meurtrier. Tous deux peuvent observer les cadavres des Mozambicains s'empiler, sans discontinuer. En ville, ces hommes et femmes sont empoisonnés et meurent par centaines. Sur le champ de bataille, dans les villages, les hommes, femmes, personnes âgées, bébés sont égorgés pour leur identité. Alors que l'époux s'endoctrine dans la devise militaire portugaise, l'épouse cherche la vérité dans cet univers de violence, refusant de rester enfermée dans sa chambre comme le voudrait son époux. Une autre femme lui tient compagnie, une femme à l'opposé de son comportement, effrayée et battue par son mari, persuadée de vouloir rester seule et soumise. Dans un film où la différence est persécutée, on découvre les secrets de chacun, entre la violence et le sadisme, l'homosexualité et le féminisme, le racisme et le mensonge.

→ **par Juliette Maissin**

Audrey Hepburn et la recherche du père

Humphrey Bogart et Audrey Hepburn dans *Sabrina* de Billy Wilder (1954)

En passant par *Sabrina, My Fair Lady* ou encore *Funny Face*, Audrey Hepburn se doit d'appartenir constamment à un homme plus âgé. Mais lorsque nous parlons d'homme plus âgé, au-delà des critères sociaux et moraux d'une société patriarcale des années 1960, il s'agit non pas d'un écart d'une dizaine, mais bien d'une vingtaine d'années… ! Nous pourrions considérer cela comme un fait purement historique et social témoignant d'une époque passée et pourtant il ne s'agit pas seulement de cela pour Audrey Hepburn. En effet, la quête d'un père n'est pas étrangère à l'actrice : enfant, son père les abandonna, elle et sa mère. Lorsqu'elle décide enfin de le revoir, trente années se sont écoulées. Trente années dont sa fille ne sait pas grand-chose, depuis que cet homme étranger, qui pourrait être un personnage de Patrick Modiano, a disparu sans laisser de traces, quand elle avait 6 ans. Pas grand-chose, sauf cela : le père, dès 1935, avait rejoint le parti fasciste britannique, avec lequel il voyagea en Allemagne et rencontra Hitler. A la fin de la guerre, il est ainsi arrêté et interné sur l'île de Man, comme de nombreux sympathisants nazis britanniques, raison pour laquelle Audrey Hepburn ne le reverra plus. L'actrice grandit donc dans un contexte familial particulier, sans homme, sans référence paternelle ni modèle d'autorité traditionnelle. L'influence de ce manque se fait, au-delà de ses films, sentir dans ses relations amoureuses. Vingt ans d'écart avec Luca Dotti, 12 ans avec Mel Ferrer… les écarts ne manquent pas ! Ainsi Audrey Hepburn, consciemment ou non, se tourne constamment vers des hommes plus âgés représentant, symboliquement, son père à jamais perdu. Quant à ces rôles, ils sont révélateurs d'une société qui manque de père, au sens psychanalytique du terme, c'est-à-dire de guide, mais aussi qui place l'homme au centre des vies féminines, créant ainsi une société patriarcale.

→ **par Mathilde Robault**

AU COEUR DU FESTIVAL

El Camposanto !

Barbara Lass et Alain Delon dans *Quelle joie de vivre* de René Clément (1961)

Dans un film italien de René Clément, nous pouvons découvrir un jeune Alain Delon jovial, malicieux et rieur. Un Delon expressif qui ne revêt pas encore son visage impassible de Melville. Un Delon qui nage sur un contexte historique de l'Italie. Nous nous trouvons à Rome en 1921 entre les Chemises noires mussoliniennes et les anarchistes. N'ayant aucune opinion propre, le personnage de Delon vogue entre les deux idéologies au gré de l'argent et d'une femme. Il se retrouve au cœur d'un mensonge qui confond son identité et devient, malgré lui, un terroriste antifasciste.

Le film qui aurait pu posséder une dimension tragique est complètement humoristique. Bien qu'il y ait une dénonciation, chaque institution d'autorité est caricaturée, avec une prison sympathique, des fascistes tolérants, et une famille hors du commun. La caricature va jusque dans l'absurde avec l'envie des partisans de la liberté de se faire emprisonner pour représenter une menace.

Le titre *Quelle joie de vivre* est véridique, chaque personnage est heureux et s'amuse de la situation, bien que certains aient des inquiétudes. Le choix de René Clément de décrire une époque sanglante dans la bonne humeur est pertinent pour que ce sujet soit abordable par tous. De plus, comme c'est un film italien, il permet de parler à un grand public italien dans une époque où Mussolini n'était pas oublié.

→ **par Juliette Maissin**

Quelle est ma place, moi spectateur ?

Qui fait le film ? Est-ce le réalisateur, l'acteur ou bien le spectateur ? Au-delà de la production technique qu'un film demande, il n'existe que parce que le public le veut bien et les publics sont différents. On peut s'intéresser à lui d'un point de vue sociologique ; il existe un public pour certains films – c'est-à-dire une « population » qui se livre, selon certaines modalités, à une pratique sociale définie : aller au cinéma. En effet, nous n'allons pas voir les mêmes projections selon notre origine sociale.

Mais également, et c'est ce qui semble essentiel, le public et le cinéma, c'est avant tout la relation du spectateur au film en tant qu'expérience individuelle, psychologique, esthétique, subjective. Le public est surtout un sujet-spectateur et non une simple statistique. Être spectateur, ce n'est plus simplement être présent physiquement, assis sur un siège, concentré. Ce n'est plus visionner le film sous un regard analytique mais bien le vivre et s'y abandonner. Être spectateur ce n'est pas être passif, bien au contraire, c'est être soi-même acteur du film que l'on regarde. La pluralité des regards, des attitudes sont aussi d'autres aspects du rôle du spectateur. Un rôle abstrait, toujours neuf, qui fascine. Un rôle où l'on se perd, ne sachant plus distinguer le vrai du faux, la réalité qui émanerait de l'existence ou bien du cinéma. Car c'est le spectateur qui donne vie au film, c'est en lui qu'il résonne, qu'il fait sens. Le spectateur est essentiel au processus de création artistique, sans lui l'essence même d'une œuvre ne peut entièrement se déployer et trouver ces résonnances dans notre humanité. Le cinéma est un langage, le spectateur est l'interprète. Ainsi, le spectateur, bien qu'on l'oublie souvent, a une place dans le cinéma et celui-ci est essentiel pour donner à une production cinématographique un nom, le mot « film ». Continuons donc à être spectateur et le Fema est là pour cela !

→ **par Mathilde Robault**

CultureLab

Une expérience professionnelle, culturelle, humaine et linguistique unique au cœur du plus cinéphile des festivals de cinéma

Organisé par le Festival La Rochelle Cinéma en partenariat avec l'Auberge de Jeunesse de La Rochelle, CultureLab, projet originellement insufflé par l'Institut français en 2013, propose à une dizaine d'étudiants et de jeunes professionnels des sphères cinématographiques, artistiques et culturelles du monde entier de venir vivre le festival en immersion totale.

La promotion 2022 de CultureLab avec Yann Bertrand, à droite

Lieu de rencontre et de partage interculturel des plus foisonnants, CultureLab se donne pour objectif de faire découvrir à ses jeunes participants comment fonctionne un festival de cinéma d'une ampleur importante, de leur faire découvrir des œuvres cinématographiques aussi diverses que variées grâce à un programme éclectique, de développer leur pratique de la langue française et de créer des liens avec d'autres étudiants ou professionnels du monde du cinéma rencontrés pendant le festival.

Pendant dix jours, ces jeunes francophones étrangers, âgés de 18 à 30 ans, suivent un programme sur mesure qui comprend de nombreuses projections de films du répertoire en copies restaurées, des avant-premières, des rencontres exclusives avec des professionnels du monde du cinéma, des ciné-concerts, des sorties ou encore des cours de critique quotidiens dispensés par Thierry Méranger, critique aux *Cahiers du Cinéma*. Interrompu pendant deux ans en raison de la pandémie de Covid19, la 50e édition du Fema a vu ce beau projet renaître de ses cendres.

L'insondable folie du contexte géopolitique actuel nous montre à quel point il est important de mettre en avant la culture plutôt que le canon, de maintenir des relations internationales et d'organiser des projets d'une envergure équivalente à celle de CultureLab.

→ **par Yann Bertrand**
Chargé de CultureLab
au sein de l'équipe organisatrice du festival

En 2022, le Fema a accueilli sept étudiantes et étudiants, venus d'Irak, Irlande, Inde et de Libye : Ahmed, Yusif, Hussein, Fay, Lucy, Kahini et Maryam témoignent de leur expérience.

« CultureLab fut l'une des belles expériences de ma vie ! J'ai adoré ces dix jours, rencontrer des personnes de différents pays et de cultures différentes était pour moi très beau. Si je devais décrire CultureLab en trois mots : Impressionnant, Passionnant, Inoubliable ! Merci pour tout. » **Maryam El-Saadi**

« Cette expérience a changé ma vie : je me suis fait de nouveaux amis, et il me tarde de comprendre la vie des autres et leurs raisons pour faire des films et des documentaires. Le programme du festival m'a beaucoup inspirée et intéressée. J'espère revenir au Festival La Rochelle Cinéma à l'avenir. Merci beaucoup ! » **Fay Langley**

« Cher Festival, ce fut une merveilleuse expérience de venir à La Rochelle et de rencontrer les autres participants de Culturelab. Nous avons appris beaucoup à propos du cinéma et de l'art, plus particulièrement du cinéma français et de son histoire. Nous avons mieux compris la culture française. À présent, nous avons une approche différente de la France. Merci pour tout ! » **Huma et Hussein**

« Une des plus belles expériences de ma vie ! Et la chose la plus importante pour moi, c'est que j'ai pu rencontrer des personnes de différentes cultures, partager l'amour et la passion du cinéma avec eux. J'ai adoré regarder des films plus anciens, des films muets et entendre des créations musicales originales en ciné-concert ! Venir à La Rochelle était une belle opportunité et j'espère participer encore une fois à une expérience comme celle-ci. CultureLab m'a beaucoup apporté à propos du cinéma. Avec amour et respect, merci pour tout ! » **Yusif**

« C'était un séjour plein de lumières, lumières qui sortaient des projecteurs pour nous raconter des histoires et qui ont éclairé notre âme. Merci beaucoup au festival pour ces belles lumières qui m'ont enrichi tant humainement qu'artistiquement. » **Ahmed**

Pour retrouver les textes écrits par les étudiants de CultureLab dans le cadre de leur formation, rendez-vous sur le site du Fema :
www.festival-larochelle.org/culturelab-2022/

Premiers pas *au Fema*

Le cinéma fait voyager. Les films, bien sûr, font voir du pays et des pays. J'ai découvert New York, Rome ou Tokyo, à travers les œuvres de Woody Allen, Fellini ou Kore-eda bien avant d'y mettre les pieds. D'ailleurs, je ne connais toujours pas Tokyo, c'est un regret.

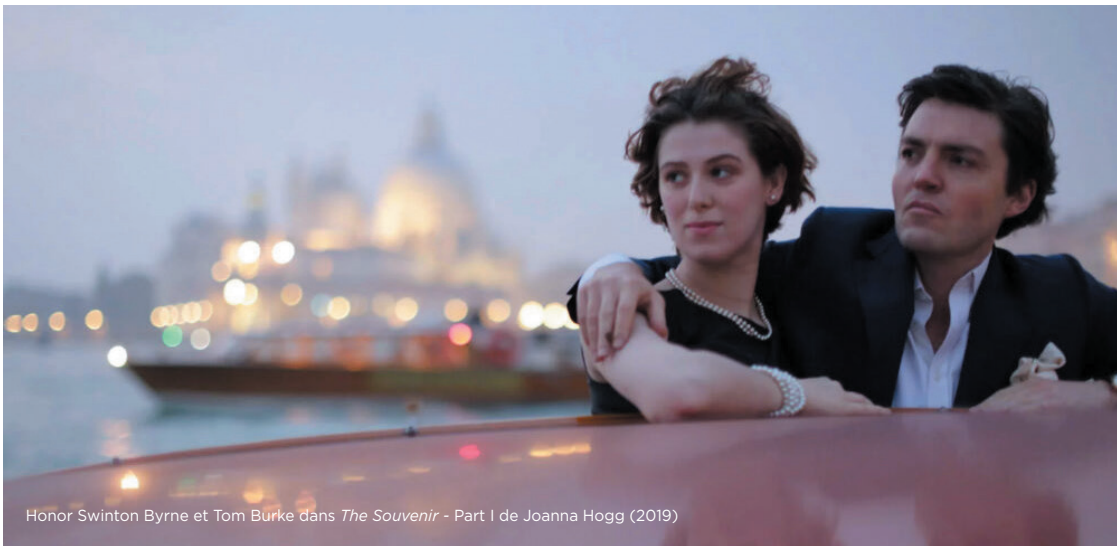
Les festivals sont un autre moyen de quitter Paris. Venise, Berlin, Sundance, Cannes évidemment. La France est le pays des fromages et des festivals de cinéma. Chaque année, j'en découvre un nouveau. Premiers Plans à Angers, le festival de Valenciennes, le polar à Beaune (il a déménagé entre temps à Reims), le fantastique à Gérardmer (autrefois situé à Avoriaz), le cinéma américain à Deauville, britannique à Dinard, Lumière à Lyon, qui mêle patrimoine et avant-premières, comme le Fema à La Rochelle, bien antérieur. La capitale des Gaules a copié le concept. C'est l'une des joies de ce métier. Arpenter une ville et voir des films. La vie devrait ressembler à un festival de cinéma.

Bizarrement, je n'étais jamais venu au Fema. Peut-être parce que je connais La Rochelle, ou que je crois la connaître pour y avoir de la famille. Trop familier. Pas assez exotique. Aussi parce que d'habitude début juillet je fais mes valises pour le festival d'Avignon. Un crime de lèse-majesté pour le cinéphile irréductible et monomane qui regarde les « théâtreux » avec un peu de condescendance. On peut aimer à la fois le théâtre (parfois appelé « spectacle vivant ») et le cinéma (dont on annonce la mort depuis sa naissance). C'est mon cas. Les deux formes procurent des émotions différentes, parfois aussi fortes. D'ailleurs j'apprendrai qu'à son origine le Fema était un festival pluridisciplinaire. Vilain mot, belle idée avant que le cinéma ne dévore les autres formes artistiques et ne prenne toute la place.

Sandrine Kiberlain et Vincent Macaigne dans *Chronique d'une liaison passagère* d'Emmanuel Mouret

Alors que l'année scolaire s'achève, je prends donc normalement mes quartiers d'été dans la cité des Papes. Pas cette année. Direction La Rochelle pour la 50e édition du Fema. Alain Delon à l'honneur. Delon, c'est Delon. La plus belle tautologie du cinéma français. Le vieux lion est fatigué, il ne fait pas le déplacement. Son fils Anthony le représente. Ses films surtout. Revoir *Le Guépard* ou *Rocco et ses frères* dans la belle salle de La Coursive. Découvrir *Un flic*, le dernier film de Jean-Pierre Melville, mal accueilli par la critique à sa sortie en 1972. Un polar qui sent la mort. Catherine Deneuve donne la réplique à Delon. Elle a trois lignes de dialogue. Il n'en a guère plus. Melville filme des spectres dans un Paris nocturne.

C'est toujours mieux de voir les films avec du « vrai » public. Surtout les comédies. Rien de plus sinistre qu'une projection de presse avec des critiques qui rient quand ils se brûlent. C'est un cliché mais



Honor Swinton Byrne et Tom Burke dans *The Souvenir* - Part I de Joanna Hogg (2019)

un cliché ne le devient pas par hasard. La séance de *Chronique d'une liaison passagère*, avec Sandrine Kiberlain et Vincent Macaigne, fait le plein. Le nouveau film d'Emmanuel Mouret était présenté à Cannes. On l'avait raté et c'est tant mieux. Le voir à La Rochelle, loin de l'hystérie de La Croisette, permet de l'apprécier à sa juste valeur. Mouret signe son plus beau film, drôle et mélancolique, variation sur le couple, l'indécision masculine, pour ne pas dire la lâcheté. D'un port à l'autre, le Marseillais Mouret est à La Rochelle, cinéaste timide et pudique apprécié du public.

On croise aussi Cristian Mungiu, le réalisateur roumain de *R.M.N.* ou Joanna Hogg. La Britannique, découverte à Cannes avec le superbe diptyque autobiographique *The Souvenir*, n'est pas la plus connue des cinéastes invités au Fema. Et pourtant les festivaliers se précipitent de bonne heure pour découvrir ses premières œuvres inédites en France : *Unrelated, Archipelago* et *Exhibition*. Trois radiographies subtiles de la famille et du couple. L'hommage que lui rend le festival précède une rétrospective au Centre Pompidou à Paris et la sortie de ces trois films en 2023. Joanna Hogg pose pour la première fois un pied à La Rochelle. On la rencontre sans attachée de presse rigide pour minuter l'entretien. *« Il en va différemment pour celui qui les voit aujourd'hui mais ces films appartiennent à mon passé,* nous dit la cinéaste. *J'ai tendance à les oublier très vite après les avoir tournés, je préfère passer au film suivant. »* Tellement vite qu'elle prétend ne pas se souvenir de *The Eternal Daughter*, avec Tilda Swinton, qu'elle vient d'achever. *« Je serai malheureusement peut-être obligée de le revoir dans un festival. »* Quelques semaines plus tard, on apprend que le film est sélectionné à la Mostra de Venise début septembre. Le Lido, son tapis rouge, son Lion d'or, son glamour, ses *vaporetti*. Il y a pire endroit pour prolonger un été cinéphile. La Rochelle est la ville idéale pour le débuter.

→ **par Etienne Sorin**
Journaliste au Figaro

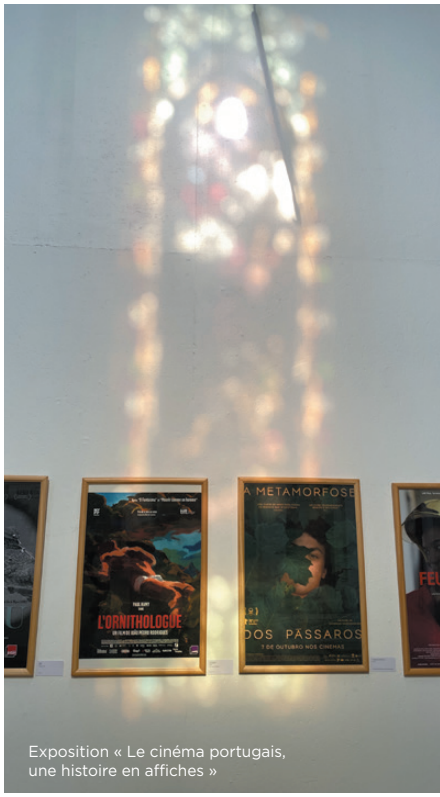
Anthony Delon sur la scène de La Coursive

Départ en chantant de Bérengère, projectionniste

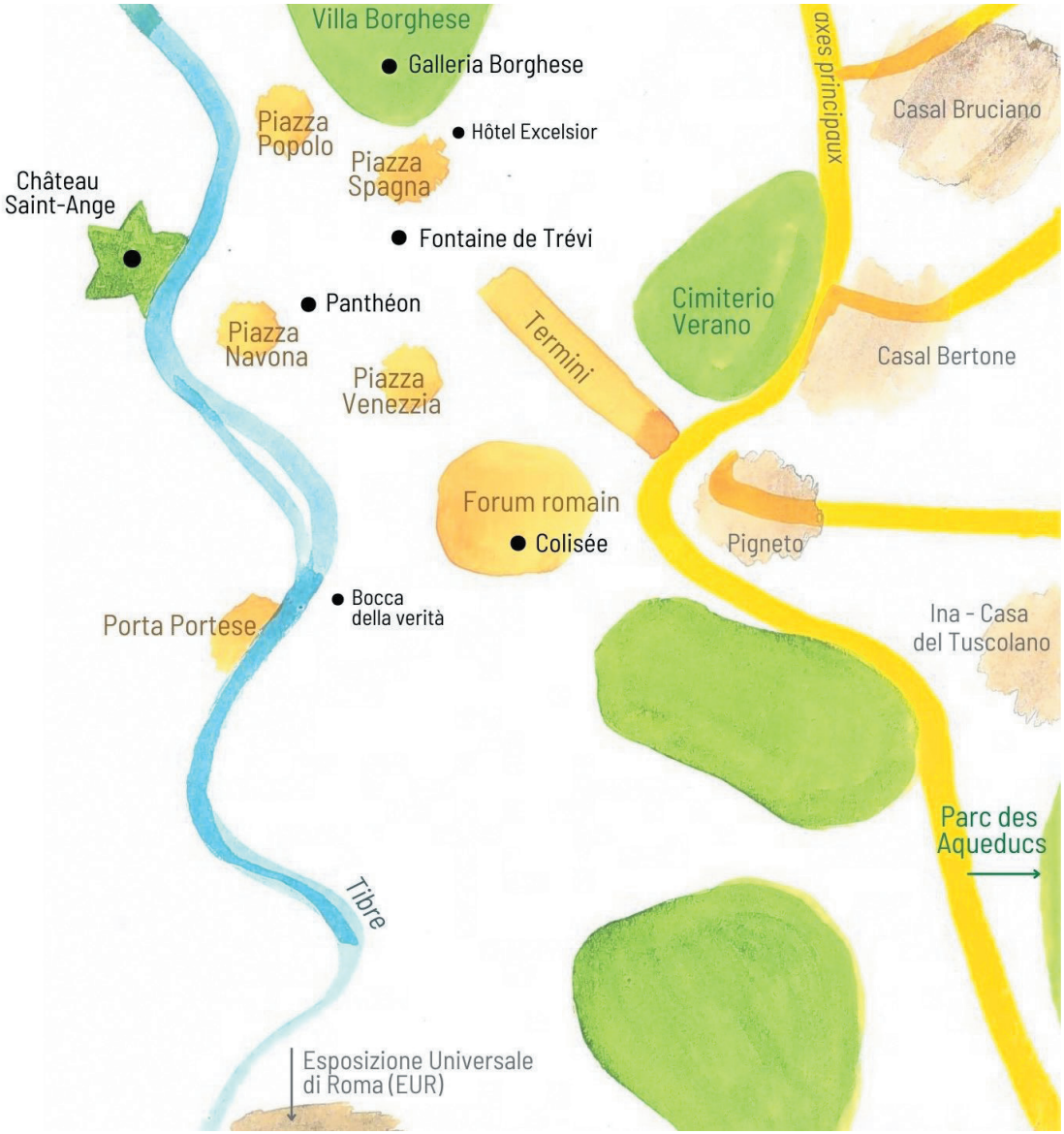
Dans le hall de La Coursive

Arnaud Dumatin, Nicolas Dargelos-Descoubez, 1er prix du concours de la Jeune Critique, Pierre Audebert (la plateforme du Cinéma québécois en France)

« 50 ans, 50 fauteuils », installation du plasticien Christian Châtel



Exposition « Le cinéma portugais, une histoire en affiches »



Petite carte subjective de Rome à l'aquarelle de Louise Tempéreau

promenade

Mouvementée, inachevée, aussi chaotique qu'anachronique, la ville de Rome a fasciné par son tumulte et ses ruines millénaires des générations de réalisateurs. Les errances en noir et blanc de Monica Vitti, les mille visages d'Alain Delon révélés sous un soleil de plomb, Mamma Roma riant à gorge déployée : la *città eterna* a été érigée au rang de muse au même titre que les acteurs célébrissimes dont elle a fait la gloire au cinéma, imprimant dans nos esprits des scènes aussi vivaces que des souvenirs.

Si cette année toutes les lumières du Fema étaient braquées sur Rome, les sentiers empruntés pour nous en tirer le portrait se sont effleurés sans jamais se croiser vraiment. Difficile, en effet, d'imaginer Audrey Hepburn et Gregory Peck croiser en vespa le jeune Ettore, ou rencontrer Maurice Ronet et Marie Laforêt à l'Antico Caffè Greco… Majestueuse ou misérable, fantasmée ou maltraitée, enivrante ou insoutenable, le festival nous a offert le spectacle saisissant de la pluralité des représentations de Rome dans le cinéma des années 1950 à 1970.

en rêve

Dès les premières images de ses *Vacances romaines*, William Wyler nous invite au moyen d'une déambulation joyeuse à sillonner en long et en large le *centro storico* de Rome. Nous découvrons les contours du Château Saint-Ange, petite halte à la piazza Spagna, puis nous voilà déjà repartis à la conquête de l'imposante « machine à écrire » de la piazza Venezia, avant d'échouer à la tombée du jour dans une guinguette sur les bords du Tibre. La rude bataille qui s'y joue, dans laquelle se jettent à corps perdus et à grands coups de guitare les deux protagonistes d'un amour naissant, la princesse Ann (Audrey Hepburn) et le journaliste américain Joe Bradley (Gregory Peck), ne suffit pas à casser l'esthétique absolue du regard posé sur la ville. Et si la beauté de ses rues sinueuses tend à faire de Rome le personnage principal du film, sa nature propre et les énergies qui la traversent ne sont que peu questionnées par Wyler. À l'image du repérage des braqueurs interprétés par Lino Ventura et Amedeo Nazzari à la Galleria Borghese dans *Le Clan des Siciliens* d'Henri Verneuil (1969), Rome est ici filmée en joyau, bijou brillant de mille feux bien protégé derrière une vitre : on touche avec les yeux !

en théâtre

La ville se fait tout de suite plus oppressante lorsque ses grandioses palazzi, à l'image du luxueux Hôtel Excelsior qui se dresse encore aujourd'hui à deux pas de la Villa Borghese, servent de décor au thriller haletant *Plein Soleil* de René Clément (1960). Le trio formé par le jeune premier Philip Greenleaf (Maurice Ronet), sa fiancée Marge Duval (Marie Laforêt) et leur étrange ami Tom Ripley (Alain Delon) traverse l'Italie du nord au sud, le tragique sur les talons, et se trouve rattrapé à la hauteur de Rome. De la piazza Popolo à l'esplanade du Panthéon, le caractère intemporel de la ville discorde avec la mue de Tom, dont les traits de jeune arriviste s'estompent pour laisser place à la grimace d'un monstre de sang-froid. *Plein Soleil* dépeint Rome comme le pré carré de quelques élus, rapidement envahi par l'aspiration de quelques autres, prêts à tout pour effleurer cet idéal. Pas étonnant que Mr. Ripley omette, dans sa fuite par la gare centrale de Termini, le passage pourtant obligé à la *Bocca della Verità* (Bouche de la Vérité), un masque en marbre du 17e siècle dont on dit qu'il mordrait la main de tous les menteurs.

Le temps d'une *Éclipse* (1961), Michelangelo Antonioni déplace sa caméra loin de l'hyper centre qui nous a été donné à voir jusqu'ici pour explorer les lignes droites et cassantes de l'EUR (Esposizione Universale Roma), un quartier au sud de Rome imaginé par Mussolini comme consécration de l'esthétique fasciste. Lorsqu'un matin, Riccardo (Francisco Rabal) et Vittoria (Monica Vitti) se quittent, elle est attirée par le motif récurrent de l'horizon par la fenêtre, dont on ne sait s'il la retient ou lui donne la force de partir. Au fil de ses balades sur fond de variations sentimentales, Antonioni explore les espaces inachevés de la périphérie romaine. Lorsqu'elle fait la connaissance de Piero (Alain Delon), jeune agent de change à la bourse, l'effervescence de ce lieu emblématique de la nouvelle Italie nous plonge dans une Rome irrespirable, vidée de son essence propre par une hystérie collective étrangement déshumanisée. Tout y est beau et terrifiant. Et puisque l'étiolement de l'amour semble inexorable, il faudra à Vittoria, entre suffocation et nouveau souffle, réinventer sa manière d'être au monde.

Audrey Hepburn et Gregory Peck dans *Vacances romaines* de William Wyler (1953)

en procès

La même année, Pier Paolo Pasolini dévoile dans son premier film *Accatone* la ville sous un visage bien plus misérable, qu'il connaît bien. On aperçoit brièvement les berges du Tibre dans les premiers plans, mais c'est le Pigneto que Pasolini choisit comme toile de fond à son personnage, Accatone (Franco Citti). Artistes et jeunes gens se croisent aujourd'hui dans ce quartier situé au sud de la gare de Termini, qui fait à l'époque partie des faubourgs construits par Mussolini pour éloigner les pauvres du centre-ville. « Accatone! Accatone! » (mendiant en français) entend-on siffler sur son passage tandis qu'il erre entre les maisons délabrées, dans cette Rome qui ne ressemble pas à Rome, ou dont on ne voudrait pas qu'elle lui ressemble. Il refuse le travail indigne des chantiers qui vous ruinent le dos et vous brouillent l'esprit, passe son temps à attendre qu'il passe, et se livre parfois aux activités de proxénète avec les filles dont il tombe amoureux. Pasolini nous emmène au royaume de la marginalité. Sa caméra rend saillants les remparts qui entourent un quartier si central et pourtant habité par les oubliés du boom économique de l'Italie. Ils sont à quelques pas du Rome mythique, foyer de beauté et de civilisation, mais ne parviendront pour la plupart jamais à s'en extraire.

Alors qu'il filmait des acteurs non professionnels habitants du quartier dans *Accatone*, Pasolini se tourne vers Anna Magnani pour interpréter sa Mamma Roma (1976), une ancienne prostituée qui tente de s'élever socialement par amour pour son fils Ettore. Parce qu'elle considère que leur enclavement est d'abord géographique, elle quitte les quartiers Est de Casal Bertone et Casal Bruciano pour déménager à l'INA – Casa del

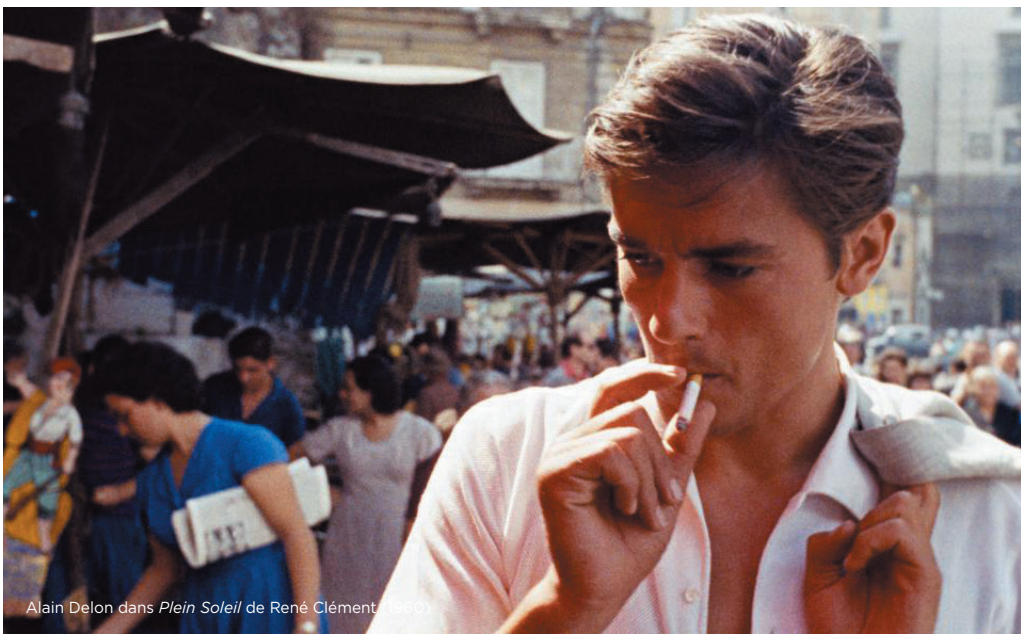
Anna Magnani et Ettore Garofalo dans *Mamma Roma* de Pier Paolo Pasolini (1962)

Tuscolano, un ensemble de logements sociaux modernes caractéristiques de l'essor de l'Italie dans les années 1960. Alors que sa mère lutte pour garder la tête hors de l'eau, Ettore découvre son nouveau cadre de vie. Il vend les disques sur lesquels elle lui a appris à danser au marché aux puces de Porta Portese, et se frotte à sa nouvelle bande dans le splendide parc des Aqueducs voisin. Le contraste esthétique et symbolique est saisissant : d'un côté se dressent les ruines, indéfectibles témoins du passé sublime de Rome, et de l'autre ces quartiers flambant neufs. Pasolini fustige le semblant de progrès social qu'ils constituent : le bien-être matériel est un leurre lorsqu'il ne va pas de pair avec des nouvelles perspectives d'ascension sociale.

« Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre », écrivait Charles Baudelaire dans son poème « La Beauté ». La meilleure promenade à Rome est peut-être celle que nous offre le cinéma, et par lui l'imaginaire, seul capable d'embrasser un tel enchevêtrement de sphères et d'époques. Millénaire, et recouverte de couches de civilisation les unes après les autres, Rome demeure pourtant moins fossile que fragment d'éternité, dont nous avons aperçu furtivement les mille visages.

→ **par Louise Tempéreau**
Cinéphile

Delon en clair-obscur


Alain Delon dans *Plein Soleil* de René Clément (1960)

Laurent Galinon accompagne le festival depuis plusieurs années. Il nous avait déjà présenté Vittorio Gassman et Rossellini, il nous a expliqué Alain Delon dans deux films, *Christine* de Pierre Gaspard-Huit et *Un flic* de Jean-Pierre Melville. Il vient de consacrer à l'acteur un très beau livre, et nous a offert les pages du deuxième chapitre.

2.

La classe dominante

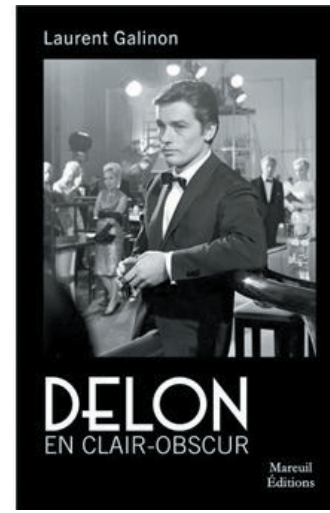
Qui n'a jamais espéré, après avoir vu cette scène de *Plein Soleil*, retrouver ses vingt ans en déambulant au marché aux poissons de la Porta Capuana à Naples ? Chemise blanche et veste ivoire jetée sur l'épaule. Comme lui. La jeunesse invincible à son point culminant. Au soleil de midi. Sa beauté absorbant toute la lumière sur l'acier virginal de son visage ; ses yeux monologuant sur une ritournelle entêtante, tels des poignards qui se plantent dans le désordre du décor napolitain.

Sur l'éventaire, les globes oculaires des poissons empilés renvoient à Ripley sa culpabilité, les raies, pétrifiées dans leur masque d'Arlequin tristes sans orbite, lisent dans ses pensées. Le plan subliminal d'une balance utilisée pour la pesée suivie d'une image de tête de poisson coupée sur le dallage préfigurent l'issue inéluctable : la confrontation à venir de Ripley avec la Justice des Hommes. Cadavres exquis. Les notes scintillantes de Nino Rota, actionnées par le cylindre du piano à barillet, étaient trompeuses. Il s'agit en vérité de l'exécution d'une marche funèbre.

La scène porte dans sa langueur la singularité d'un *intermezzo*, l'invraisemblance d'une séquence muette prise à la volée un matin de relâche aux marges du tournage et du récit de *Plein Soleil*. Delon, flânant – ou plutôt défilant - fumant, goûtant, piochant dans les étals, couvé par René Clément qui l'immortalise, caméra à l'épaule, projetant à travers son acteur le jeune homme qu'il aurait voulu être, les spectateurs, celui qu'ils n'ont jamais été. La scène s'étire sur 1 minute 39 ; un mini-documentaire sur les gestes et les attitudes à prendre pour « être » Delon. L'acteur a effacé le personnage. Il en sera souvent ainsi. Et soudain, tout le raffinement d'une époque qui saute aux yeux. Ce temps pas si éloigné où le touriste renvoyait, à travers une élégance soignée, leur beauté aux villes qu'il arpentait.

Au même moment, sur un autre tournage aux alentours d'Ostie, une raie échouée sur une plage fixe Marcello dans les yeux au lendemain d'une nuit de débauche. Epilogue amer d'un film culte : *La Dolce Vita*. Le regard inquisiteur de la raie de Fellini signifie au personnage de Mastroianni sa vacuité. A l'instar de l'acteur romain, Delon préfère la vulnérabilité de ses personnages à leur beauté. Qu'on ne compte pas sur lui pour incarner le *play-boy* destinés aux carrières courtes sous les projecteurs comme finissent par pourrir, exposés au soleil, les invendus de la pêche du jour.

Au blanc des flashs crépitants, il préfère l'opaque du plateau. Surtout jamais de maquillage. « La peau vit, bouge, respire. Le maquillage est un masque qui empêche les expressions. » Mais d'où lui vient cette faculté naturelle à savoir où placer son regard, à accorder son visage à cette lumière aigre qui se pose en découpe sèche sur la saillie de ses pommettes satinées par l'envie, la force, la faille et la mort qui rôde ? Des traits en forme de lames de métal fondues dans le



noir décor. Il flatte la caméra. Lui donne de l'importance. Pauvre bête, mi-machine mi-pachyderme, condamnée à rester le trépied sur la Terre. Condamnée au silence. Ah si la caméra pouvait parler ! Les peintres eux aussi rêvaient de donner vie à leur tableau. Delon les exauce : on le photographie comme un paysage de Toscane et ses cordes vocales dansent sur les accords d'un basson, à peine lestées de ce je-ne-sais-quoi de trouble, une déchirure dans la gorge, presque imperceptible, un coup de griffe de la vie dans sa voix qui érafle autant qu'elle caresse. Comme la griffe de ses sourcils. Et si, à lui seul, il justifiait l'existence du Cinéma ? Sublimer le réel jusqu'à l'abolir. Delon en majesté en son royaume de l'abstraction. Trônant sur le fauteuil siglé des cinq lettres de son nom. « Un type comme lui, il n'y en a qu'un par génération », dit-on. Le France de la deuxième moitié du XXe siècle l'ignore encore mais elle lui sera éternellement reconnaissante de lui avoir donné un visage.

→ **par Laurent Galinon**

Journaliste et documentariste
Delon en clair-obscur *(Mareuil Editions)*

Ennio *ou la musique qui tire aux larmes*

Ennio Morricone dans *Ennio* de Giuseppe Tornatore (2022)

Dans le cadre du Festival La Rochelle Cinéma, j'ai eu la chance de voir ce beau documentaire que le réalisateur de *Cinema Paradiso*, Giuseppe Tornatore, consacre à Ennio Morricone. Depuis que ce compositeur de génie a collaboré avec les plus grands cinéastes, il est devenu évident aux yeux du public que la musique de film est un art, aussi puissant que « la grande musique », et Ennio s'en explique au sein d'une série de témoignages. Il avoue même avec beaucoup d'émotion qu'il a souffert du mépris dans lequel ses pairs l'ont tenu à l'époque où il était considéré comme un traître simplement parce qu'il pratiquait cette musique indigne d'un vrai musicien.

Ce documentaire d'une durée de 2h36 qui retrace toute la carrière du maître le montre au travail, penché sur ses partitions, à l'affût du signe, de l'appel acoustique susceptible de déclencher l'élaboration et, au terme de tout le processus, le jaillissement de l'œuvre. Il fait entendre toutes ses mélodies devenues si familières aux spectateurs et souligne à quel point sa musique est une musique de l'âme, une sorte de silhouette impalpable qui a accompagné son public au fil des années, enveloppée dans son manteau d'images. Et moi, enfoncé dans mon fauteuil, je suis comme le petit

Marco Morricone, à l'écran,
et TatianaTaburno, interprète

Charles Bronson dans *Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone (1968)

Toto qui glisse au fond de ses poches les morceaux de pellicule pour les visionner en secret : des chansons connues comme « Il Mondo » ou « Sacco et Vanzetti », des moments de films, enchevêtrés de mémoire et d'émotion, des scènes coupées, des images brûlantes, bousculées, émergeant du *Clan des Siciliens*, du *Professionnel*, de *Mission*, de *Lolita* ou encore *Il était une fois en Amérique*...

C'est un harmonica qui geint au bord d'une voie ferrée. Un esprit lancinant, une angoisse qui rôde et qui allume les yeux des personnages, filmés en gros plan. Regards d'acier de Charles Bronson, d'Henri Fonda. Colts brillants à la ceinture. Doigts électriques sur la gâchette... Le train à vapeur arrive du fond du désert. Les bruits fournissent le charbon de l'écriture musicale. Frein. Avertisseurs. Ralenti des bielles. Grincement des ressorts. La locomotive s'immobilise enfin dans la petite gare et le spectateur entend presque le frisson de Claudia Cardinale et le froufrou de sa robe. Sur le feutre de ses escarpins, elle entre au contact d'un monde cru et assourdissant, où les hommes sont des loups, des truands, ou des salopards.

Et dans l'atelier du Far-West, la musique de l'alchimiste de l'image prend aux tripes. Elle est un pistolet armé, un balancier qui tape le temps et qui mesure la charge émotive et la charge de poudre, un sablier qui tamise après l'explosion et filme les mines et les colts dorés en plan serré, jusqu'à la pépite. Silence du vent, de la mouche qui bourdonne, de la chaîne qui gémit. Tout vit, tout est plein d'âme. Le fantôme de musique monte dans le ciel bleu, tire encore sur sa chaîne, enveloppe doucement l'Ouest, l'Amérique, la Révolution. C'est le clavier d'un soleil éblouissant qui dépose sa note d'éternité.

La plume au-dessus de la feuille blanche, la cartouchière remplie de balles en or massif, le doigt à la crosse, Ennio repart dans le wagon. Derrière lui, Claudia a franchi la porte de la station ; la lumière lui fait cligner les yeux. C'est celle de la petite ville poussée au cœur du grand désert, celle de l'émerveillement de Toto devant l'écran de cinéma, celle de la mémoire de Noodles devant la silhouette évanescente de Deborah, celle de tant de films et de variations à venir, encore masquées derrière les partitions.

Claudia s'essuie les yeux. Elle a les oreilles qui bourdonnent et le cœur qui tremble, ses escarpins vacillent. Parfois la musique fait pleurer, comme la peinture ou la poésie.

→ **par Eric Bertrand**

Ecrivain

Film d'antan, *musique du présent*

Les Hommes le dimanche de Robert Siodmak et E.G. Ulmer (1930)

Domenique Dumont

Le ciné-concert, *Les Hommes le dimanche*, a mêlé le contexte des Années folles et la musique contemporaine.

Les Hommes le dimanche, film muet allemand réalisé en 1930 par Robert Siodmak et Edgar George Ulmer, dépeint la journée de congé de quelques Berlinois. N'ayant pas d'intrigue réelle, il nous retranscrit les liaisons amicales et les jeux de séduction entre les personnes en Allemagne pendant l'essor économique qui s'étend de 1924 à 1929. Les personnages sont alors détendus et profitent de leur journée de repos. Le monde s'arrête, la population s'amuse, se détend et profite des uns et des autres, c'est le dimanche. Spectateur de ces scènes, le public se retrouve lui-même plongé dans la détente du dernier jour du week-end.

En accompagnement des images muettes du film, une musique. Domenique Dumont compose cette musique électronique avec un synthétiseur, une guitare électrique et une modification de voix. Ce style très contemporain est significatif de son esprit et de ses autres œuvres. *People on Sunday*, titre international du film, est le nom de l'album des musiques de celui-ci.

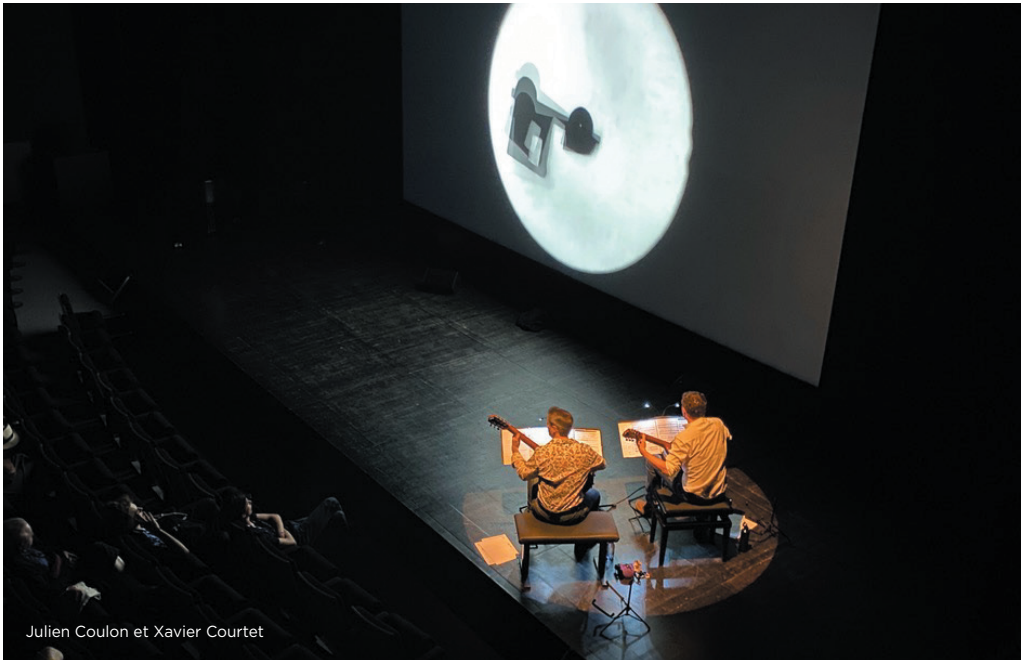
L'assemblage de ces deux créations permet un conflit d'époque et ainsi la naissance d'une nouvelle et unique œuvre. Dès lors, l'un et l'autre se complètent en une parfaite symbiose. La musique renforce l'atmosphère du dimanche qui semble ne plus en finir. Ces scènes ensoleillées usent de la musique pour briser la barrière du temps. Tout cela transporte ainsi le spectateur dans un apaisement qui plaît aux jeunes comme aux plus âgés.

→ **par Adrien**
Lycéen

Pour explorer le monde de la musique dans le cinéma de Pier Paolo Pasolini, découvrez la vidéo de Yann Bertrand, notre volontaire service civique :

Https://www.youtube.com:watch?v=k5EdH7nKbSU

Soirée à La Sirène avec le collectif Stéréotypie



Julien Coulon et Xavier Courtet

Impressions d'un festivalier *pas tout à fait comme les autres*

Juillet 2022. Trois ans. Cela fait trois ans que je n'étais pas venu à La Rochelle humer l'ambiance du festival. Le port, le soleil resplendissant, les spectateurs passionnés et prêts à engager la conversation pour discuter de la programmation, de l'organisation, des mérites comparés des films, de la dernière pépite vue la veille, sont toujours là. Dans les files d'attente, les smartphones sont généralement remisés dans les sacs ou dans les poches. On parle de tout ? On ne parle de rien, mais on se parle.

L'atmosphère n'a pas changé. Le public est toujours aussi nombreux mais le nouveau système de réservation rend les files d'attente moins longues. Et la programmation, encore plus pléthorique qu'à l'accoutumée (50e édition oblige), nécessite des choix parfois douloureux.

Parmi les nouveautés, les débats ou les présentations avec les invités sont plus longs, plus structurés. Ceux-ci apportent un plus indéniable.

J'ai également un grand coup de cœur pour l'intervention délivrée à la médiathèque par Josué Morel, le directeur de critikart.com. D'une précision chirurgicale, il dissèque 6 ou 7 extraits de films de la rétrospective d'Alain Delon. Il nous montre combien chaque plan d'un film peut recéler d'informations ou d'ingénieuses compositions que nous ne percevons pas, nous spectateurs, tout enclins à suivre l'histoire qui se déroule sous nos yeux. L'auditoire est conquis par ce précis d'analyse filmique.

La leçon de montage

Je connaissais les leçons de musique que le Fema avait lancées il y a quelques années, mais un nouveau cycle voit le jour en ce mois de juillet. J'assiste, cette fois-ci, à une leçon de montage en présence des monteurs Yann Dedet, Valérie Loiseleux et du directeur de la photographie Renato Berta. Devant une salle pleine à craquer le matin à 10h, un nouvel aspect du film en train de se faire se présente à nous. C'est passionnant et formidablement enrichissant.

En écoutant les différents interlocuteurs, je me demande qui donne au film sa forme définitive ? Où se situent les réalisateurs dans la dernière ligne droite, à un moment où le montage est la dernière architecture du film et l'ultime réécriture ? Quel est celui qui donne la tonalité ?

L'alchimie, la part de chaque créateur sont sans doute différentes selon les films. Mais cela entretient le mystère du 7e art et accentue sa beauté et son illusion.

Ces questions, je me les pose souvent aussi au début du mois de mars quand, lors de Chefs op' en Lumière, j'écoute les chefs opérateurs parler

La leçon de montage avec Renato Berta, Yann Dedet et Valérie Loiseleux

des repérages, des choix techniques en amont du film, des plans, du tournage, de post-synchronisation.
Enthousiasmé par l'ambiance de La Rochelle, je m'en inspirais pour fonder à Châlon-sur-Saône, en 2019, quatre ans après ma première venue au Fema, ce festival de cinéma dédié aux métiers de l'ombre : Chefs op' en lumière. Châlon-sur-Saône est une ville idéale pour cette manifestation. Elle est située dans le « couloir de l'image », là où quatre des plus grandes inventions cinématographiques ont vu le jour : Nicéphore Niepce à Châlon-sur-Saône, les frères Lumière à Lyon, Jules Maret à Beaune et Cuvillier, l'inventeur du zoom, à Dijon.

→ **par Janick Leconte**
Fondateur du festival Chef Op' en lumière à Châlon-sur-Saône

La cinquième édition du festival Chefs op' en lumière aura lieu du 27 février au 5 mars 2023.
https://www.festivalchefsop.fr/

Catherine Benguigui

Un engagement pour la transmission de la culture

C'est notre interlocutrice pour la Ville, premier partenaire institutionnel du festival. Catherine Benguigui est adjointe au maire de La Rochelle en charge de la Culture et conseillère communautaire. Elle a été aussi administratrice ou dirigeante dans de nombreuses associations pour défendre la culture et les valeurs de la république : Comité Laïcité République 17, Compagnie Sine Qua Non, Centre Intermondes, Escal'Océan, Art+Université+ Culture...

Catherine Benguigui, adjointe au maire en charge de la Culture

Quelle est l'origine de vos engagements, un apprentissage familial, une éducation, un trait de caractère, des rencontres ?

Je viens d'une famille très ouverte sur le monde, des parents humanistes m'ont appris le sens de la laïcité et le goût de l'autre. Et la rencontre avec la misère a fait le reste : dans le collège du Pas-de-Calais où j'ai commencé comme prof d'EPS, j'ai eu des élèves qui ne pouvaient pas courir parce qu'ils ne mangeaient pas...

Donc je me suis engagée très tôt dans l'action sociale et culturelle, le travail avec les associations, je suis devenue conseillère de quartiers à Lille. J'ai toujours eu à cœur de donner, transmettre tout ce que j'avais reçu, ouvrir les cœurs et les esprits.

Comment êtes-vous arrivée à La Rochelle ?

A cause d'un week-end pêche à pied sur l'île d'Aix en 1997 ! J'ai découvert La Rochelle par le bateau et ça a été le coup de foudre... J'enseignais la danse contemporaine à l'université de Lille 2. J'ai rejoint l'université de La Rochelle en 1998 lorsque le service culturel s'est ouvert en 1998. Je voulais vivre au bord de la mer...

La culture est souvent absente de la vie politique, que représente pour vous ce mandat d'adjointe à la Culture ?

C'est vrai qu'aujourd'hui le monde politique ne se bat pas suffisamment pour la culture ; mais La Rochelle, depuis les mandats de Michel Crépeau et de Maxime Bono, reste privilégiée dans ce domaine. Quand on est en terrain humaniste, la culture se développe parce qu'on considère qu'elle fonde la politique, et pas l'inverse : faire du social sans culture n'a pas de sens !

L'important est de conserver ce capital humaniste et de relever le défi des transitions, au premier rang desquelles la transition culturelle, et même la métamorphose culturelle, la transformation des esprits : comment, dans la difficulté du monde, au cœur du défi écologique, la culture va-t-elle pouvoir rendre les cerveaux agiles, éduquer les enfants, favoriser la participation à des projets, l'émancipation ?

La création du Conseil culturel composé d'élus, d'habitants, d'acteurs de la culture initie cette année réflexion et préconisations sur le territoire.

Votre rôle ?

La Ville n'est pas un opérateur, on a des régies et associations auxquelles on insuffle grands axes, stratégies de développement et orientations solides qui fondent le projet pour la ville et la Communauté d'Agglomération ; il s'agit d'accompagner pour faire avancer, créér un éco-système puissant pour que la culture soit et reste une priorité à La Rochelle, parce que ce n'est jamais gagné !

La culture, c'est ce qui fonde et ce qui relie, donc il faut qu'elle soit partout ; c'est un travail en transversal avec tous les élus, les acteurs et les habitants, et il faut aussi des lieux : la salle du Carré Amelot va être refaite et il y a une nouvelle salle dans le projet de renouvellement urbain de Villeneuve.

Votre rêve ?

Ce serait de créer une force collective humaine indestructible, par des projets partagés, en abattant les murs divers, en reliant les acteurs culturels et les autres, en faisant preuve d'ouverture, de bienveillance, d'exigence, de dialogue, de participation… Tout est là : inventons les traits d'union ! Par exemple Olivia Granville est arrivée au CNN pour faire ce type de travail : changer, diversifier, ouvrir.

Revenons au cinéma, quel est votre avis sur le festival ?

J'ai découvert le festival avec bonheur dès mon arrivée, et j'ai tout de suite aimé la proximité qu'il offre avec les réalisateurs : je me souviens avoir fait travailler des étudiants en Arts plastiques du lycée Valin sur l'exposition d'Agnès Varda. Ils avaient ensuite rencontré Agnès et vu ses films.

J'aime aussi son côté international et son engagement à montrer « Le monde tel qu'il est », ce caractère de simplicité et d'humanité, et les rétrospectives qui permettent de creuser une œuvre ou de revoir de grands acteurs.

Je ne suis pas une spécialiste en cinéma mais j'ai deux films coups de cœur, de la même époque, 1970 et 1971 : *Les Choses de la vie* et *Mort à Venise*, le Sautet parce qu'il parle de nos vies, le Visconti à cause de la beauté irréelle des images. Je suis sensible au cadrage et à la lumière parce que je fais de la danse et de la photo ; scénographie et chorégraphie ont tout à voir avec le cadre et la lumière… la lumière, une des raisons pour lesquelles je suis venue à La Rochelle !

→ **Propos recueillis par Danièle Blanchard**

*Vice-présidente de l'association du **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma***

Un cinéaste entre Allemagne et États-Unis : *le parcours de Douglas Sirk*

En lien avec les grandes rétrospectives consacrées au cinéaste Douglas Sirk, organisées au festival de Locarno en août, et à la Cinémathèque française en septembre, et 20 ans après que le Festival La Rochelle Cinéma a présenté son œuvre, un cycle de six films majeurs de ce maître du mélodrame était programmé à La Coursive en octobre dernier. Les adhérent.e.s de l'association du Fema ont pu assister à la soirée présentée par Bernard Eisenschitz, grand historien des cinémas allemand et américain, auteur, aux éditions de l'Œil, d'un ouvrage monumental, *Douglas Sirk, né Detlef Sierck.*

Il évoque, pour *Derrière l'écran*, le parcours atypique de ce cinéaste.

« Ce livre sur Douglas Sirk a été écrit à partir des archives du cinéaste, qui se trouvent à la Cinémathèque suisse, et que personne n'avait encore examinées. Il y avait là une sorte de trésor, la possibilité de découvrir quelque chose, un secret, sur un parcours assez particulier.

Le secret, je ne l'ai pas trouvé – on ne trouve jamais un secret. Mais le trésor, c'est l'ensemble des archives : la correspondance, et les agendas de la femme de Sirk, qui se transforment petit à petit en une forme de journal.

La première révélation, pour moi, a concerné le travail de Douglas Sirk comme metteur en scène et comme directeur de théâtre en Allemagne. Il composait les programmes. Ses choix de pièces sont tout à fait passionnants. Chaque saison, le théâtre montait 40 spectacles, soit 4 spectacles par mois, sur lesquels Sirk en mettait en scène 15, soit plus d'un par mois. Il traduisait des pièces, de Shakespeare ou de Pirandello par exemple. Et il adaptait des pièces réputées injouables. Il y a donc véritablement une œuvre, qui se constitue, qui a une cohérence, et qui a beaucoup de relations avec ses choix de cinéma. Mais Douglas Sirk, s'apercevant qu'il ne pouvait plus continuer au théâtre, complètement nazifié dans les provinces allemandes, pense qu'il sera davantage « protégé » au cinéma, encore tenu au début des années 1930 par des extrémistes de droite, mais de la droite classique, qui défendent une tradition du cinéma allemand pré-1933.

Tout ce que le ciel permet avec Rock Hudson et Jane Wyman

Douglas Sirk n'a fait des films en Allemagne que pendant la période du nazisme. Il a essayé de prendre le cinéma par un autre bout que le théâtre, d'aller vers une culture populaire. Chacun des sept films de cette période est assez différent, chaque film est une nouvelle tentative, ce qui renvoie à son besoin de productivité. Il découvre les moyens du cinéma. Il s'inspire du cinéma américain, par exemple dans son premier film, *April, April,* où il tente de trou-

ver le rythme de la comédie américaine. Dès son deuxième film, *La Fille des marais*, il cherche à sortir du studio, à aller en extérieur pour filmer les paysages. Il découvre que le spectacle dramatique peut se dérouler dans la réalité, pas seulement dans l'artifice, tout en gardant les bénéfices de l'artifice. Il essaye de se dégager du théâtre, dont il a toujours conservé à la fois la rapidité et le travail avec les acteurs.

Puis sa carrière a été cassée et n'a repris que cinq ans plus tard aux États-Unis. Là encore, il a été un cinéaste extrêmement productif. Mais, aux États-Unis, personne ne l'attendait. Les émigrés qui étaient là avaient déjà trouvé leur manière de travailler, de s'insérer dans des studios. Tout en étant solidaires de l'antinazisme, ils ne s'aidaient pas beaucoup entre eux. En plus, pesait sur Sirk le soupçon de quelqu'un qui avait travaillé pour le cinéma du IIIe Reich, qui était arrivé seulement fin 1937, lorsque Goebbels avait mis la main sur la UFA.

Il a recommencé le cinéma par la porte des tout petits budgets, avec des films d'inspiration européenne. Puis il a essayé de reprendre pied en Allemagne en 1949, mais ça n'a pas marché. Il est revenu aux États-Unis, en faisant une tentative de production par lui-même pour *La Première Légion*, un film qui n'a pas vraiment été vu. Il a ensuite été sous contrat à long terme avec le studio Universal, où il avait un cadre de fer, petit budget et temps de tournage limité, mais dans lequel il pouvait fonctionner. Petit à petit, il s'est créé un espace de liberté, ce qui a abouti à des sujets qu'il pouvait retourner complètement, comme *Tout ce que le ciel permet* ou *Mirage de la vie*, avec des personnages mal dans leur peau, qui n'arrivent pas à se trouver ou à trouver ceux qu'ils aiment.

Mais, après 21 films en 9 ans et une maladie, il n'a plus supporté. En 1959, il a quitté Hollywood du jour au lendemain. Il a voyagé pendant un an avec sa femme. Il a ensuite vécu essentiellement en Suisse où il recevait des amis, parlait de son passé et était curieux de l'avenir. Son amitié avec Fassbinder, par exemple, était assez nette. Il a donné des cours à l'institut de Cinéma de Munich, où il a supervisé trois films d'étude, pour lesquels il a choisi les thèmes et les techniciens.

Fassbinder était très sensible aux rapports entre les gens dans les films de Sirk : *« Les gens ne peuvent pas vivre séparés, mais ils ne peuvent pas non plus vivre ensemble. »* Ce sont des films désespérés. Ce ne sont pas des films très sensuels, mais où des choses apparaissent sur le plan émotionnel. C'est un cinéma de grande finition, de grande élégance, de grande perfection. Douglas Sirk est un cinéaste perfectionniste, ce qui se voit dans chaque plan de ses films. Le besoin de travailler vite peut mener au perfectionnisme. Dans ses films, chaque lieu est construit ou éclairé en fonction du personnage, de sa situation émotionnelle ou sociale. Les appartements sont très personnalisés, c'est évident dans un film comme *Tout ce que le ciel permet*. Ce que Sirk avait à dire est passé dans ses films.

Dans la partie allemande, *La Neuvième Symphonie* me paraît son film le plus réussi, sans doute possible. C'est vraiment le sommet de Sirk, metteur en scène éprouvé, arrivant à une certaine maturité, et montrant que le cinéma est une extension de la musique, de sa capacité à créer des émotions. Aux États-Unis, celui que Sirk préférait est *Scandale à Paris*, mais j'aime beaucoup aussi *Le Temps d'aimer, le temps de mourir.* »

→ **Propos de Bernard Eisenschitz recueillis par Thierry Bedon**

*Secrétaire de l'association du **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma***

Remerciements tout particuliers à Luc Lavacherie pour avoir rendu possible cet entretien

Une première : le CINE-QUIZ *avec la revue* L'Avant-scène Cinéma

Dans la petite salle 6 du Dragon régnait une ambiance surchauffée qui n'avait rien à voir avec la température extérieure : Yves Allion, rédacteur en chef de *L'Avant-scène Cinéma*, avait donné rendez-vous à tous les fondus de cinéma présents à La Rochelle pour le festival.

Et ils étaient bien là, papier et crayon en main, prêts à identifier au quart de seconde les 76 extraits de film qu'on allait leur montrer en une heure de projection, extraits bien sûr en rapport avec la programmation du Fema 2022 !

Telle était la première phase de la sélection, la seconde étant un duel oral entre les 4 gagnants du premier tour, puis entre les 2 finalistes.

Alors commença un défilé d'images, monté avec une connaissance du cinéma et un brio éblouissants, qui nous fit parcourir d'abord le grand cinéma américain classique, de Lang à Hitchcock en passant par Wilder, puis arriver en Europe avec maints extraits de Verneuil, pour revenir à Kazan et Penn, passer au cinéma italien avec Risi et tant d'autres, puis en France avec Deville, Garcia, Molinaro, Miller, Stévenin, Beineix, repartir aux Etats-Unis avec Cassavetes, Cukor, Don Siegel, Eastwood et Woody Allen, revenir en France avec Mocky, Becker, Lelouch… Impossible de tout citer dans cette course effrénée où les acteurs servaient de ponts entre les films, les continents et les pays.

Mais une ambiance de folie, une excitation maximum, des cris qui devinrent rapidement des rugissements au fur et à mesure que la pression montait, car ils suivaient, les cinéphiles, identifiant les films à la première image, et ils tinrent le rythme jusqu'au 76e extrait !

La seconde phase fut plus calme, on avait envie d'écouter les réponses des finalistes soumis à un questionnaire drastique en lien avec Alain Delon. En émergèrent deux vainqueurs… distributeurs de salles, qui eurent pourtant du mal avec les questions d'Yves Allion !

On se souviendra de cet exceptionnel travail de montage, de ce mémorable voyage dans le cinéma et surtout de cette déclaration d'amour au 7e Art partagée par toute une salle en folie !

→ **par Danièle Blanchard**

*Vice-présidente du **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma***

Les commerces rochelais
aux couleurs du festival

Durant toute la durée du 50e Festival La Rochelle Cinéma, ce sont près de cinquante commerces du centre-ville de La Rochelle qui se sont mis aux couleurs du cinéma !

Arborant l'affiche de l'événement et mettant en valeur des références à sa programmation, l'association des commerçants (le City Club) nous a également aidés dans l'organisation d'un jeu-concours ouvert à tout.e.s. Parmi les 121 participants, vingt-cinq gagnants et leur accompagnant ont été invités au festival pour découvrir le film de leur choix.

Nous remercions le dynamisme du City Club et de ses adhérents qui nous a permis de célébrer le cinéma avec les habitants et les visiteurs rochelais.

Commerces participants : *American Vintage, Aux tours des vins, Axa Xavier Halbedel, Bertaud Senteurs et parfums, Bureau Vallée, Calligrammes, Chez Arnaud, Chocolats Huvelin, Club Bouygues telecom, Comtesse du Barry, Conscience, Délices Lamarque, Droguerie du marché, DS à la carte, Easy Cash, Evasion bien-être, Famille Mary, Galerie Bazin, Galerie Alain, Galerie Lafayette, Institut Melle Bonjour, IP Store, L'Occitane, La Grosse boîte, La Maison du savon, La Verte, La Vie en liège, Le Comptoir du minage, Le Comptoir irlandais, Les Petits rochelais, MOA, Muses, Or en cash, ORPI, Pastavino, Picolo, Retour de plage, The Curious bar, Tiko, Touches d'intérieur*

→ **par Clotilde Bertet**
Chargée de mission Partenariats et logistique

Au revoir Daniel

« Très cher Daniel,

Durant toutes ces belles et dynamiques années consacrées à l'enseignement de spécialité Cinéma imaginé dès 1990 entre le lycée Merleau-Ponty de Rochefort et La Coursive, nous avons essayé de composer - grâce à de précieux soutiens, de part et d'autre - une bienveillante et exigeante partition afin que les élèves puissent aller à la rencontre d'un pays désirable… le Cinéma.

Qu'ils sortent émus et changés de certains voyages… voilà ce qui importait.

Cette ambition de donner le «goût» du film vu sur grand écran s'est inscrite dans le sillage de rencontres régulières avec des cinéastes, acteurs, critiques, essayistes… et la présentation de nombreux ciné-concerts…

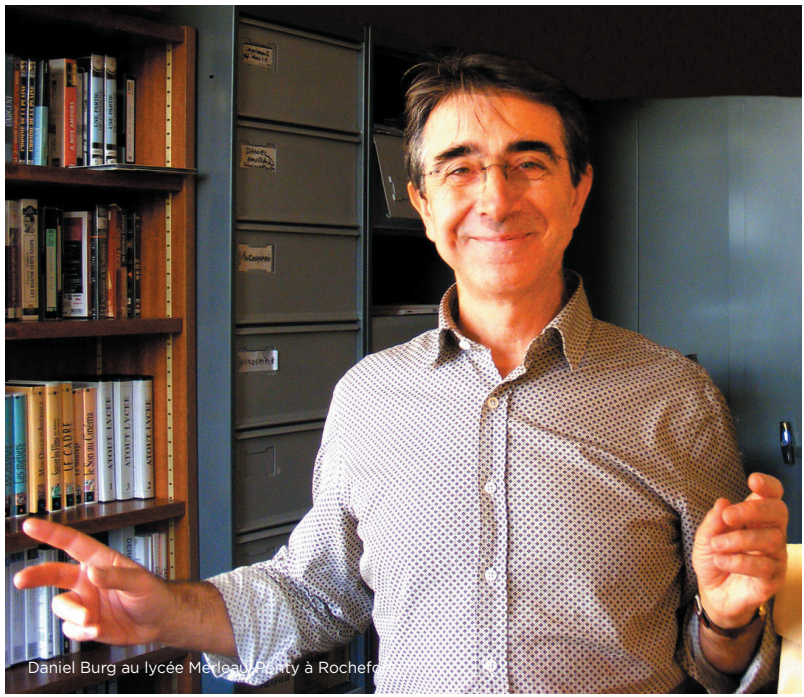
Des complices au long cours ont accompagné cet éclatant chemin de vie, tout particulièrement Alain Bergala, Christian Leroy, Daniel Nouraud, etc.

Nous n'avons pas eu le temps de nous revoir «pour de vrai «, comme tu le disais si élégamment, mais notre amitié si simple et souriante demeure… »

→ **par Edith Périn**

L'équipe du conseil d'administration du Fema, avec de gauche à droite : Olivier Jacquet, Danièle Blanchard, Emmanuel Denizot, Florence Henneresse, Daniel Burg, Martine Perdrieau, Lionel Tromelin, Thierry Bedon, François Durand, Dominique Bignon-Hansens, Denis Gougeon et Marie-Claude Castaing

(Absents le jour de la photo : Solenne Gros de Beler, Paul Ghezi et Alain Le Hors)


Daniel Burg au lycée Merleau-Ponty à Rochefo

« Daniel Burg fut mon professeur de cinéma et devint un ami ; il sut par son habile et chaleureuse maïeutique éveiller mon désir de cinéma - avant de m'aider, quelque temps plus tard, à l'assumer pleinement.

Sa passion érudite pour le septième art ainsi que son sens politique affûté lui permirent de former des générations d'élèves au sein de l'option Cinéma qu'il avait créée au lycée Merleau-Ponty de Rochefort-sur-Mer, l'une des mieux équipées et des plus dynamiques de l'époque : promoteur infatigable du cinéma qui se démenait pour favoriser les rencontres et faire vivre les projets, son énergie communicative et bienveillante restera une source d'inspiration pour ses anciens élèves, qui gardent de lui un souvenir ému et reconnaissant.»

→ **par Samy Richard,**
ancien élève du lycée Merleau-Ponty à Rochefort

festival la rochelle cinéma
INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

Bulletin d'adhésion 2023

Nom..... Prénom.....
Adresse postale.....
.....
Téléphone.....
Email.....

J'adhère à l'Association du Festival La Rochelle Cinéma.
Je règle, par chèque, à l'ordre du Fema, ma cotisation 2023, soit 15 euros.

Fait à..... Le.....

Signature

Bulletin signé et chèque à envoyer par courrier à Festival La Rochelle Cinéma
10, quai Georges Simenon – 17000 La Rochelle

SAINT ALGUE
Coiffeurs Visagistes & Eco Responsables

La Pallice - La Rochelle
Centre Commercial Intermarché - 21, rue Eugène d'Or
05 46 28 83 86
Aytré
C.C. Carrefour Market - Avenue de la Rotonde - Le Boyard
05 46 29 13 33
La Rochelle
Centre-ville - 46, rue des Merciers
05 46 41 57 07

LE FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA REMERCIE SES PARTENAIRES

LES PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

LES PARTENAIRES HISTORIQUES

LES PARTENAIRES MÉDIAS

AVEC LE SOUTIEN DE

LES PARTENAIRES DE LA PROGRAMMATION, DU CONCOURS DE LA JEUNE CRITIQUE ET DES EXPOSITIONS

Catalogues, distributeurs — Gaumont, GP Archives, StudioCanal, TF1 Studio, Pathé, Lobster Films, SND, Tamasa, Carlotta Films, Les Films du Camélia, Malavida, La Traverse, Arizona Distribution, Condor Distribution, Les Acacias et tous les distributeurs des fi lms présentés dans « D'hier à aujourd'hui » et « Ici et ailleurs ».
Festivals — Brussels International Film Festival, Il Cinema Ritrovato, Bergamo Film Meeting, New Horizons International Film Festival, RIGA International Film Festival, Transilvania International Film Festival, Les Arcs Film Festival, Clair Obscur / Festival Travelling, Un Week-end à l'Est, Festival IndieLisboa, Festival du Nouveau Cinéma Montréal.
Cinémathèques — Cineteca Bologna, Cinemateca Portuguesa, Cinecittà, Bulgarian National Film Archive, Cinémathèque de Prague, La Cinémathèque de Toulouse, La Cinetek, La Cinémathèque du Documentaire.
Institutions — Saison France - Portugal, Wallonie - Bruxelles International, Délégation Générale du Québec, Institut Culturel Italien, Instituto Cervantes de Bordeaux, Institut Culturel Bulgare, INA, BPI Centre Pompidou, Museu de Cinema de Megalço, Académie estonienne des arts, Ukrainian Institute, *Paris Match*.
Associations — Le Cinéma Parle, BulCiné.
Éditions, presse — L'Avant Scène Cinéma, Bellefaye, Blink Blank, les Cahiers du Cinéma, Capricci, Positif, Syndicat Français de la Critique de Cinéma.

LE FESTIVAL ET LES PROFESSIONNELS

GNCR, CINA, SCARE, ACID, ADRC, AFCAE, Syndicat des Catalogues de Films de Patrimoine, Images en Bibliothèques, FACC, ALCA, FRMJC, Les Yeux Verts, NEF Animation, ACOR.

Le **Fe**stival La Rochelle cinéma est membre du collectif des festivals de cinéma et d'audiovisuel de nouvelle-aquitaine et de Carrefour des festivals

LES LIEUX PARTENAIRES

Centre des Monuments Nationaux, La Sirène - espace de musiques actuelles de l'agglomération de La Rochelle, Médiathèque Michel-Crépeau, La Chapelle des Dames Blanches, Galerie de la Porte Maubec, Librairie Calligrammes.

LES PARTENAIRES DE L'ENGAGEMENT ÉCO-RESPONSABLE

Château Le Puy, E.C.O.L.E de la Mer, Echo-Mer, Graines de Troc, Vive le Vélo La Rochelle, association Les Petits Débrouillards. Le Fema a signé la charte des événements rochelais éco-responsables - niveau 3.

LES PARTENAIRES DU FESTIVAL TOUTE L'ANNÉE

Agence Nationale de la Cohésion des Territoires, Communauté d'agglomération de La Rochelle, Immobilière Atlantic Aménagement, Matmut pour les arts !, Unadev, Fondation MMA Solidarité, Fondation Transdev, Entreprendre pour Aider, Fondation Fier de nos Quartiers, Groupe Hospitalier Littoral-Atlantique, Auberge de Jeunesse 17, Fonds Audiovisuel de Recherche, INSAS, Université de La Rochelle, Université Paris 3, ÉESI, CRÉADOC, Maison des écritures - Centre Intermondes, CGR La Rochelle Dragon.
Et aussi : Agence Régionale de Santé Nouvelle-Aquitaine, Association Coolisses, Association Valentin Haüy, BRIFF, CCN La Rochelle, Ciné-Ma Différence, Ciné Passion 17, Collectif des associations de Villeneuve-les-Salines, Conservatoire de Musique et de Danse, Cristal Publishing, Fémis, Fondation Les Arts & les Autres, Horizon Famille Handicap 17, Horizon Habitat Jeunes, Lycée Dassault (Rochefort), Lycée de l'Image et du Son (Angoulême), Lycée Jean Monnet (Cognac), Lycée Merleau Ponty (Rochefort), Mairie de Saint-Martin-de-Ré, Maison centrale de Saint-Martin-de-Ré, Médiathèques de la Ville de La Rochelle, Mission locale de La Rochelle, Régie de quartier Diagonale, SPIP 17, Talitres.

AINSI QUE Air Masters Cargo, Allianz, APF France Handicap, Citiz, Chocolats Île de Ré, City Club, Comité National du Pineau des Charentes, Conserverie La Lumineuse, Cultura Puilboreau, Décathlon, Family Sphère, Francofolies, Imprimerie Rochelaise, La Poste, Lycée Guy Chauvet (Loudun), Lycées Dautet, Saint-Exupéry, Valin, Vieljeux (La Rochelle), Maison Bache-Gabrielsen, Muséum d'Histoire Naturelle, Musée Maritime de La Rochelle, O ce Franco-Québécois pour la Jeunesse, Servy Clean.

LES HÔTELS PARTENAIRES Hôtel La Monnaie, Hôtel François 1er, Maisons du Monde Hôtel & Suites, Hôtel Saint-Nicolas, Hôtel de la Paix.

LES RESTAURANTS PARTENAIRES Brasserie des Dames, La Storia, L'Aunis, L'Avant-Scène, Les Hédonistes, Restaurant Pattaya, Bagelstein, Basilic'o, La Cuisine Des Bichettes, Le P'tit Bleu, Ze' Bar, Ernest Le Glacier.

Sans oublier les Rochelaises et les Rochelais qui permettent la publication de ce magazine : Muriel Evangelista et J'entends le loup et le salon Saint-Algue.

L'association du Festival La Rochelle Cinéma

L'association est la structure juridique, administrative et financière du **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma**, qui confie la programmation artistique et l'organisation aux délégués généraux du festival, Sophie Mirouze et Arnaud Dumatin.

Les quatorze membres du Conseil d'Administration :

Florence Henneresse
Présidente

Danièle Blanchard
Vice-présidente

Thierry Bedon
Secrétaire général

Martine Perdrieau
Secrétaire générale adjointe

François Durand
Trésorier

Denis Gougeon
Trésorier adjoint

Dominique Bignon-Hansens

Marie-Claude Castaing

Emmanuel Denizot

Paul Ghezi

Solenne Gros de Beler

Olivier Jacquet

Alain Le Hors

Lionel Tromelin

La revue **Derrière l'écran**, bi-annuelle et gratuite, donne la parole aux publics, aux professionnels, aux adhérents, et rend compte des activités du festival, notamment des activités à l'année. C'est **un lieu d'échange avec les adhérents de l'association, avec la boîte aux questions**, à l'adresse suivante : asso@festival-larochelle.org

Derrière l'écran est le magazine de l'association du **Fe**stival La Rochelle Ciné**ma**

Directrice de la publication : Florence Henneresse
Rédactrices en chef : Florence Henneresse et Martine Perdrieau
Secrétaires de rédaction : Thierry Bedon et Danièle Blanchard

Rédacteurs : Adrien, Thierry Bedon, Clotilde Bertet, Eric Bertrand, Yann Bertrand, Dominique Bignon-Hansens, Danièle Blanchard, Laurent Galinon, Florence Henneresse, Janick Leconte, Juliette Maissin, Martine Perdrieau, Edith Périn, Samy Richard, Mathilde Robault, Etienne Sorin et Louise Tempéreau

Avec la collaboration d'Anne-Charlotte Girault, de Sophie Mirouze, d'Arnaud Dumatin et de Philippe Reilhac

Photographes : Denis Gougeon, Philippe Lebruman, Daniel Nouraud, Martine Perdrieau et Yves Salaün

Maquette et mise en page : Agence IROKWA

Imprimeur : Imprimerie Rochelaise – *Tirage :* 2500 exemplaires

Parution : janvier 2023 – 2 numéros par an

J'entends le loup

VÊTEMENTS, ACCESSOIRES, DÉCORATION, ANTIQUITÉS ET GALERIE D'ART

1 rue des Bonnes Femmes - **LA ROCHELLE**

Rendez-vous pour la 51e édition du 30 juin au 9 juillet 2023

avec de belles rétrospectives, des hommages, des avant-premières, des ciné-concerts, des films pour les enfants, des rencontres, des découvertes…

Et pour les 50 ans du festival, Bette Davis et Sacha Guitry !

PEFC 10-31-1240 - Impression : Imprimerie Rochelaise

Film de clôture de la 50e édition : Bastien Bouillon et Bouli Lanners dans *La Nuit du 12* de Dominik Moll

En attendant, retrouvez tous les numéros de *Derrière l'écran* et tout le festival sur le site
www.festival-larochelle.org

Festival La Rochelle Cinema
@festivallarochellecinema

#festivallarochellecinema

Festival La Rochelle Cinema
@Femalarochelle